

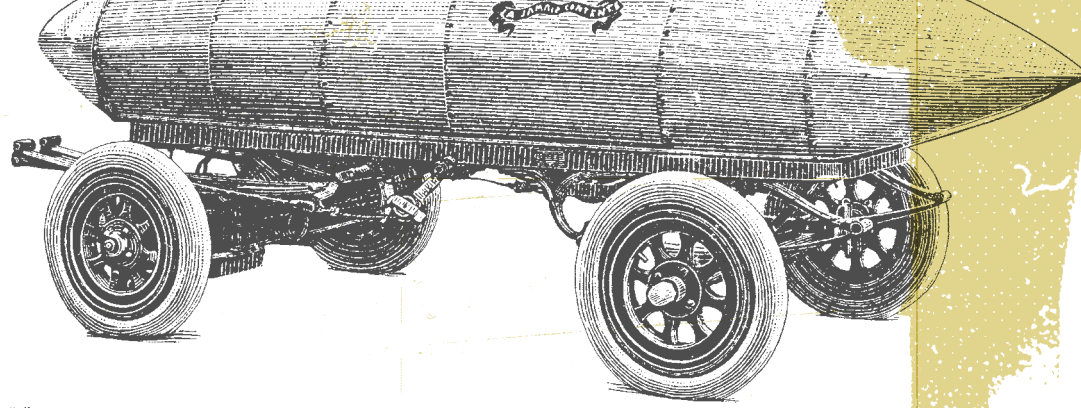
66 EDITO 99

Le choix du voyage et de sa littérature n'est pas anodin. La littérature de voyage évolue toujours au rythme de la conception même du voyage. Et depuis quelques décennies, l'évolution des transports et la multiplication des déplacements modifient la façon dont nous appréhendons l'espace. Il n'y a plus guère de Terra incognita. Dès lors le tourisme remplace l'exploration et c'est l'existence même du récit de voyage qui semble interrogée.

Et que penser aujourd'hui de la mondialisation ? Assiste-t-on à la disparition progressive des différences culturelles majeures ? S'il n'y a plus de différences, peut-il encore y avoir matière à récit ?

Cependant l'ethnographie a permis aux auteurs de dépasser ces interrogations. Un récit de voyage peut aujourd'hui difficilement ne pas mettre en scène un regard, plus ou moins élaboré, sur les hommes considérés comme individus et comme membres de société. Ce regard tout à la fois intrigué, attentif et amical, cette marche vers les communautés les plus fragiles ne sont-ils pas les signes de vitalité de ce genre littéraire ? Alors «Adieu sauvages, adieu voyages», vraiment ?





4

SOMMAIRE

★ P.04 ★

VOYAGER AUJOURD'HUI... POUR UN NOUVEAU DÉPART.

Textes de **Franck Michel** (La faim des voyages : pour le Slow Travel)
et de **Sylvain Tesson** (Voyage et mondialisation)

★ P.012 ★

CONSIDÉRATIONS DU VOYAGEUR SUR L'ÉCRITURE, DE L'ÉCRIVAIN SUR LE VOYAGE

Textes de **Jean-Claude Guillebaud** (Le récit de voyage),
de **François Laut** (De l'écrivain-voyageur), de **Bernard Ollivier** (Tout le monde écrivain)

★ P.20 ★

FLANERIE AUTOUR DE LA LITTÉRATURE DE VOYAGE

Texte de **David Le Breton**

★ P.26 ★

MANUEL DU PARFAIT GOUJAT INTERNATIONAL... OU COMMENT SE GRILLER DANS LE MONDE ENTIER.

Texte de **Matthias Debureaux**

★ P.28 ★

BIBLIOTHÈQUE VOYAGEUSE



3



FRANCK MICHEL

LA FAIM DES VOYAGES POUR LE SLOW TRAVEL

« VOYAGER, C'EST DÉCOUVRIR QUE TOUT LE MONDE A TORT »
ALDOUS HUXLEY

« VOYAGER, C'EST VIVRE »
HANS CHRISTIAN ANDERSEN

Voyager c'est vivre en sachant que tout le monde a tort. Pas vraiment évident de vivre, ni d'ailleurs de voyager, en partant avec cette idée qui est également un terrible constat ! Désenchanté par le mouvement du monde, Claudio Magris s'interroge : « Il est de plus en plus difficile, dans l'actuelle irréalité du monde, de répondre à la question de Nietzsche : Où puis-je me sentir chez moi ? ». C'est encore chez soi que beaucoup de nos contemporains se sentent le mieux, et de plus en plus, puisqu'ils sont nombreux à (re)découvrir les vertus et autres grands bonheurs des petits déplacements, autour de leur chambre, dans leur jardin, avec leur famille... Le voyage peut rendre fous alors certains adeptes se convertissent en modestes consommateurs et réinventeurs d'espaces locaux, connus et sécurisés, comme ils aiment ou feignent à le croire. Le routard du futur risque ainsi fort de ressembler au villégiateur d'autrefois. Pourtant, si la fin des voyages paraît si proche, la faim de voyage n'a jamais semblé si prégnante, si présente dans nos vies et nos modes de vie actuels. Le paradoxe est béant. Dans « Tristes Tropiques », publié il y a plus de cinquante ans, Claude Lévi-Strauss annonce la fin des voyages en même temps que la haine qu'il leur voue ; cela n'empêche pas cet ouvrage – le premier et peut-être le meilleur de l'anthropologue – d'ouvrir de nouvelles pistes de réflexion autour de la question de l'Autre (et donc du voyage), et d'inaugurer toute une vague de nouveaux récits critiques de voyages... Encore un paradoxe. Tout comme l'est le voyage qui ratisse le meilleur comme le pire. Et cela depuis toujours, c'est-à-dire depuis que l'homme s'est mis debout pour marcher, pour s'en aller ou circuler ailleurs.

On n'a jamais autant proclamé la fin des voyages que de nos jours, et on n'a jamais eu autant faim de voyages. Paradoxe ? Peut-être, mais c'est surtout le reflet d'une époque et d'une civilisation toutes les deux en panne d'utopie mais toujours en quête de nouveaux trips : l'Occident de ce début de XXI^e siècle. Pour continuer à voyager – forcément autrement – deux alternatives s'offrent à ceux qui souhaitent braver un sinistre destin écrit d'avance : la double voie du voyage désorganisé et du Slow Travel !



“X ÉLOGE DU VOYAGE DESORGANISÉ”

D'abord, ne fustigeons pas d'emblée le touriste ! D'abord parce que celui qui est toujours l'Autre est également nous-même ; ensuite parce que, d'ailleurs né avant le tourisme, le touriste existe avec ou sans lui. Le tourisme est donc davantage à critiquer que le touriste même si ce dernier s'en remet souvent trop facilement au premier... C'est cependant le tourisme comme industrie qui transforme le touriste-voyageur en possible consommateur de lieux et d'espaces culturels et naturels. Il importe de ne pas se tromper de cible !

Le voyage devrait représenter un défi permanent pour nos croyances et nos convictions. Changer de lieu et de climat ne suffit plus, il faut aussi changer de temps et de mentalité, s'immiscer dans la culture de l'autre sans pour autant renier la sienne, se frotter à l'ailleurs sans perdre de vue d'où l'on vient, se rendre disponible à tout et se mettre à écouter le bruit du monde sans en altérer ni le son ni l'harmonie. Trop de voyages tuent le Voyage : n'est-ce pas en courant « sans arrêt » après le temps et dans l'espace qu'on voyage le moins ? Le voyage de proximité, en plein essor aujourd'hui, n'est pas seulement le résultat de la terreur et de la crise, il redonne également sens à nos déplacements effrénés. En allant moins loin, on va souvent déjà moins vite...

La flânerie disparaît au « profit » du circuit organisé, aussi stressé que pressé, une « nouvelle » forme de mobilité bien à l'image de nos contemporains. La route et les routards ont bien vécu ! De vagabonds célestes et solitaires, errants de non-lieu en non-lieu, pour ne jamais se fixer que sous la contrainte, nous nous sommes transformés en êtres égarés toujours en instance de départ, en nomades incertains et déboussolés, constamment en partance... Nous sommes à quai en permanence, sur le départ même en arrivant : une situation propice à la schizophrénie chronique... N'oublions pas que vivre autrement, ailleurs et avec tous les autres rencontrés en chemin, incite au partage d'humanité, exhorte à oublier sa montre, car réussir un voyage ou même ses vacances, c'est toujours se mettre en quête de décalages, à la fois horaires et autres. Le voyage anime la vie et maltraite l'instinct de mort qui traverse nos sociétés, il réanime également l'envie de résister à l'immobilisme ambiant, faussement garant d'un simulacre de stabilité.



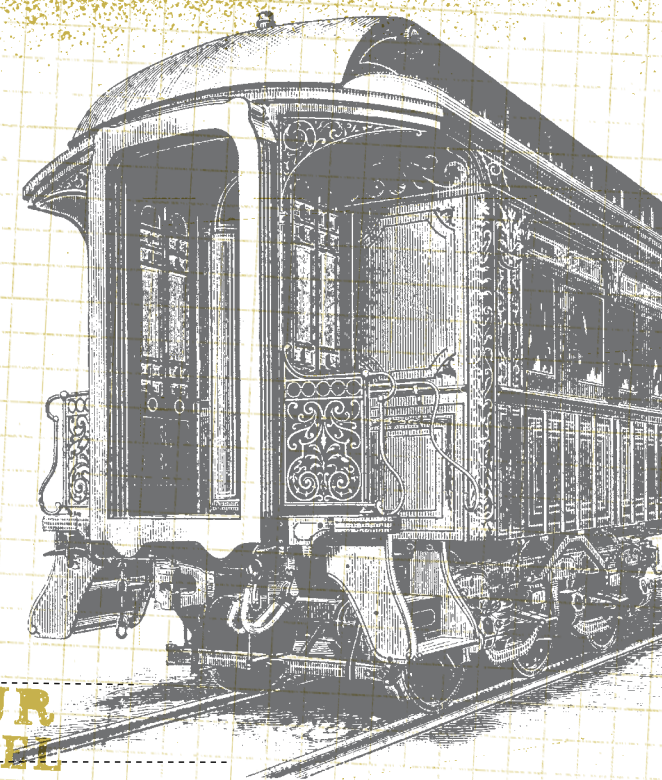
01# L'indispensable autonomie pour une plus grande liberté de circulation s'impose sur une planète qui n'est plus un village global mais une cité emmurée. Avec ses visas et ses visages, ses frontières et ses refoulés. Pour exister, la liberté du voyage ne peut faire l'économie de voyageurs réellement autonomes, indépendants et responsables, nourris d'un esprit nomade vidé de tout exotisme malsain... Puisque voyager revient à vivre libre, cela ne peut s'envisager sans pratiquer le voyage comme toutes les passions de la vie, c'est à dire « à fond ». Le voyageur hédoniste saura positiver toute présence dans l'espace de l'autre. Il convient d'échapper à la norme liberticide. Y'a-t-il d'ailleurs un terme plus odieux que celui de « norme » ? Un mot qui tue l'originalité, qui assassine la liberté. Et qui donne « normal », « normalement », « normalité », « normer », sans oublier « normalisation », bref de quoi désespérer de la vie... Si vivre normalement c'est donc vivre comme une vulgaire norme, autrement dit se transformer, une fois domestiqué, en un être vidé de sens et de raison, un numéro, un clone en fait, ou un « pax » dans l'univers commercial du tourisme, et bien ne plus vivre serait perçu comme l'ultime acte de libération. C'est ce que, du côté de l'Orient, d'autres cultures et d'autres gens nous enseignent...



02#

Les nomades à la rescousse d'un monde immobile. Un éloge du voyage désorganisé ne peut se dissocier, se désolidariser, se départir, d'un éloge du nomadisme, même si pour ce faire il faut tordre le coup à certains préjugés. Contrairement à une idée reçue, le nomade ne se définit pas par le mouvement, il est par excellence celui qui ne part pas, celui qui occupe un territoire. Un être humain qui circule. Le nomade se déplace fréquemment mais il sait toujours où il va. Pour lui, tout point sur le trajet est un relais, un lieu et une raison de se fixer, même temporairement. Il se distingue du migrant, qui quitte un lieu pour en retrouver un autre, en ne fuyant jamais son espace de vie mais en circulant librement dans un univers clos. Anti-nomades à l'excès, l'Etat et le pouvoir estiment que la liberté et l'autonomie inscrites dans la vie nomade ont de quoi inquiéter les tenants de l'ordre sédentaire des choses, voire de mettre en péril la pensée unique /dominante qui régit le fonctionnement de nos sociétés en Occident ou ailleurs.

Tout voyage est un apprentissage de la liberté. L'aurions-nous oublié ? L'autonomadie – ce doux métissage du nomadisme et de l'autonomie – prend ici tout sons sens : l'autonomade, en effet, se rend quelque part sans jamais se rendre à quelqu'un, qu'il s'agisse d'un voyageur, d'un patron, d'un Etat ou d'un autre maître encore... A nous, voyageurs d'ici et d'ailleurs, de savoir saisir cette chance d'esquisser un monde autre, dans un contexte géopolitique et philosophique vidé de sens, orphelin d'idées, et propice à toutes les démissions. Le voyage est en principe l'opposé de la guerre, ce qui est loin d'être évident lorsqu'on sait et voit comment l'impérialisme, l'intolérance et la guerre ont repris le dessus pour une période indéfinie mais d'ores et déjà trop longue. Quand aux faussaires et aux fossoyeurs du voyage, tous ceux qui utilisent d'une façon ou d'une autre l'errance volontaire comme marchepied pour leur propre gloire, en général sous prétexte d'en faire rêver d'autres, l'idéal est de s'en passer afin de retrouver le plaisir de vagabonder en toute liberté. L'indépendance du voyage est indissociable de l'autonomie du voyageur, et il n'y aura jamais de voyage véritablement libre sans des voyageurs réellement alternatifs ! Le voyage désorganisé est à la portée de celle ou celui qui s'y aventure, il suffit de franchir le pas et de briser les chaînes invisibles d'une étrange servitude volontaire...



“MANIFESTE POUR LE SLOW TRAVEL”

À l'image de ce que la malbouffe est à l'univers de la gastronomie, le tourisme a tendance, en raison de la massification et de la mondialisation, à remplacer définitivement le voyage. Pour retrouver un autre sens du voyage actuel avant qu'il ne dérive fatalement, la « voie » (qui via /viaticum/ donnera voyage...) la plus sereine et sans doute aussi la plus sage consiste tout simplement à ralentir notre cadence, autrement dit promouvoir le Slow Travel... En voyage, la lenteur est fille de la sagesse. Mais l'évolution paraît compromise...

Ces dernières années, le voyage retrouve son caractère initiatique et, nostalgie des origines oblige, il s'apparente à nouveau de nos jours à ce « grand tour » qu'entreprenaient les jeunes aristocrates européens au XVIIIe siècle, dans le but de se former – grâce au frottement avec l'altérité – à la culture et à la vie tout court. Mais, une fois de plus, les belles idées s'épuisent et s'érodent à la lecture de l'Histoire. Et le voyage pour tous, dont certains pensent toujours que l'idée en est acquise, est mort avant d'être né. La démocratisation du voyage tellement mise en avant par les manipulateurs d'illusions n'a rien d'un miracle mais tout d'un mirage. Car le voyage – dans sa version touristique du moins – est d'abord l'affaire des nantis, et tout semble indiquer aujourd'hui que les privilégiés du Nord en partance sur les routes et les circuits minutieusement balisés seront de moins en moins nombreux. Hélas, dans une société touristique, le fossé économique disparaît comme par magie par la grâce de l'exotisme. Le simulacre fonctionne aux yeux de tous les figurants ou presque, pourtant comme d'accoutumée, c'est bien parce que le pauvre ne « vaut rien » aux yeux des riches que ces derniers le traitent facilement de vaurien. « Pauvre » peut être aisément remplacé par « immigré » ici ou par « indigène » là-bas... Le riche étant toujours touriste, qu'il soit du Nord ou du Sud.

Crises et mutations, avec leur sort de précarité-chômage-paupérisation, ne sont pas seules en cause. D'une part, l'épuisement des réserves de pétrole conduira fort justement à repenser nos modes de vie... et de voyager. D'autre part, de nouveaux privilégiés émergent lentement mais sûrement (on parle surtout – héritage du « péril jaune » – des Chinois, qu'on imagine un peu trop vite envahir l'Occident comme ils ont investi le Tibet !) en provenance des pays du Sud (si cette appellation signifie encore quelque chose...), du coup les directions du voyage de demain prendront d'autres Orient, d'autres tentations, bref d'autres orientations. De nos jours, précisément désorientés, les Occidentaux, habitués à gérer par la domination l'ordre du monde, ne paraissent pas du tout préparés à ces mutations...

Des changements parfois étranges mais explicites quant à l'ordre du monde qui tend à s'installer. Des circuits seront ainsi prochainement organisés dans l'espace : « Bientôt, vous pourrez jouer au golf sur la Lune » annonce le titre d'un article paru dans « Courrier International », fin novembre 2005. La suite n'est pas triste, enfin pour ceux qui ont le moyen de déboursier quelques millions de dollars pour quitter la Terre, c'est vrai pas mal encombrée en ce moment : « Tourisme spatial oblige, d'ici à une dizaine d'années, le voyage sur la Lune sera accessible au commun des mortels, à condition de pouvoir se le payer ». Ce n'est pas rien comme condition ! Déjà, Russes et Américains – programmes publics gouvernementaux et compagnies privées – se pressent devant les portes de l'espace, nouvel eldorado pour des Terriens trop atterrés, trop incapables aussi de préserver la planète habitée et du coup se presser pour savoir qui sera le premier à détruire d'autres espaces si on peut dire cela ainsi... Bref, c'est encore l'idée que l'herbe serait plus verte chez le voisin, même si ici la situation s'apparente à une politique globale d'espace pulvérisé, ou plutôt encore de terre brûlée, comme on dit ! D'autres appellent cela un écocide.

Une idée, certes pas vraiment orthodoxe, consisterait à envoyer comme « missionnaires de l'espace », en fait en éclaireurs des touristes de demain, les grands cinglés qui gouvernent notre bonne vieille Terre – Etats-Unis et Russie en tête – histoire de continuer à admirer la Lune avec les pieds sur terre, les fameux soirs où, bien pleine, elle scintille comme pour nous rappeler que déjà bien vivre sur terre n'est pas une mince affaire ! Mais ces considérations hédonistes n'intéressent guère nos dirigeants épris de grandeur et donc de grands espaces. La tête forcément dans les étoiles, une fois en vadrouille dans l'espace lunaire, il y a sans doute pour notre bonheur quelques bonnes chances qu'ils se perdent... Dans ce cas, nous autres touristes sur terre, nous serons heureux de savoir le couple Bush-Poutine s'amuser au golf intersidéral, si loin de tout, et par conséquent tellement incapables de nuire à autrui. D'autres candidats (ils sont nombreux à pouvoir postuler !) gagneraient à se faire expédier sur la Lune avec en poche un billet aller simple, et une bouteille de champagne, car toute fête se partage. Finalement, les Terriens restent des humains, on avait un peu tendance à l'oublier ces derniers temps... À cette occasion, ils pourraient profiter de cette accalmie pour devenir plus humains encore, car du chemin reste à parcourir dans ce domaine un peu terre à terre de nos jours, tandis que là-haut, complètement dans la Lune, les grands expédiés rejouent un énième remake de la guerre des étoiles. À moins qu'ils ne préfèrent s'affairer pour monter là-haut des « business », chose qu'ils affectionnent tant dans ce bas monde, par exemple des boutiques pour touristes de passage (même s'ils ne courent pas encore l'espace comme les plages) qui proposeraient à leurs clients-visiteurs des pierres lunaires comme souvenirs à rapporter sur Terre. J'imagine des petits malins chez ces Grands voyageurs qui, histoire de « booster » leurs ventes, nous dessineraient des langues rouges et pendantes sur les pierres en y incorporant le dernier DVD des Rolling Stones, rien que pour rouler bien plus de touristes spatiaux que de roches lunaires. Le touriste est tellement naïf et parfois même déconnecté du monde qu'on le prendrait volontiers pour un extraterrestre. Ce qu'il n'est pas nécessairement, loin s'en faut !

En attendant, sur place dans l'espace, un hôtel pour touristes fortunés est déjà à l'étude par une société américaine ; vivement qu'il ouvre ses sas blindés bientôt pour les « Grands » de ce monde. À peine catapultés dans le vide, eux-mêmes comme tous ceux ici-bas qui ne l'avaient pas encore

constaté « de visu » verront à quel point un « grand » peut devenir « petit » lorsqu'il est perçu et rendu à sa juste mesure... D'ailleurs ne sommes-nous pas petits parce que nous sommes encore (et toujours) à genoux ! Mais c'est là une autre histoire, bien terrienne au demeurant... L'espace, une chance pour se lever et s'élever, une voie aussi pour les temps futurs ! Nous vivons peut-être aujourd'hui le chant du cygne du tourisme de masse, ce supermarché du voyage allant du Club Med à Terre d'Av', progressivement remplacé d'un côté par le tourisme autour de sa maison et de l'autre par le tourisme dans les étoiles. Le touriste sans le sou se promènera autour de la petite maison dans la prairie, en vrai ou sur écran, et le touriste avec trop de sous ira voltiger autour de Mars avec escale dans son bivouac lunaire. Au total, la valeur du voyage a définitivement disparu au profit – c'est le cas de le dire – de la valeur de l'argent. Le vent de l'histoire souffle ainsi du mauvais côté, ce qui n'est pas sans annoncer du mauvais temps pour demain...

Heureusement, il reste le Slow Travel !



Franck Michel, anthropologue, enseignant à l'Université de Corse et directeur de l'association Déroutes & Détours (www.deroutes.com).

Auteur entre autres de « **DÉSIRS D'AILLEURS. ESSAI D'ANTHROPOLOGIE DES VOYAGES** » (Presses de l'Université Laval, Québec, 2004), « **VOYAGE AU BOUT DE LA ROUTE** » (L'Aube, 2004) et « **AUTONOMADIE. ESSAI SUR LE NOMADISME ET L'AUTONOMIE** » (Homnisphères, 2005). Il vient de diriger un ouvrage collectif (avec J.-M. Furt), « **TOURISMES ET IDENTITÉS** » (L'Harmattan, 2006), et son prochain ouvrage, à paraître en septembre 2006, s'intitule « **PLANÈTE SEXE. LE TOURISME SEXUEL COMME NOUVEL IMPÉRIALISME** » (Homnisphères, 2006).



SYLVAIN TESSON



“QUE PENSER AUJOURD’HUI DE LA MONDIALISATION?”

ASSISTE-T-ON À LA DISPARITION PROGRESSIVE
DES DIFFÉRENCES CULTURELLES MAJEURES ?

La mondialisation entraîne un phénomène étrange chez l’Occidental : la crainte de voir disparaître ses raisons de voyager. Si le monde entier ressemble à son propre port d’attache, quel intérêt à partir le découvrir ? Il faut s’entendre sur les réels effets de la mondialisation et de l’uniformisation du monde. Si le phénomène est incontestable dans le centre des grandes mégapoles, il suffit parfois de dépasser les faubourgs, de s’écarter du chemin pour que disparaisse le sentiment de l’affadissement des différences et de l’unification des modes de pensées. Aujourd’hui la différence existe toujours, mais il faut la chercher un peu plus loin qu’autrefois. Le spectre de la globalisation est souvent le cache-sexe que brandissent les voyageurs paresseux pour masquer leur indolence.

Je m’efforce de tempérer la critique systématique de la mondialisation. Car ce phénomène (dont les caractères néfastes sont faciles à stigmatiser) c’est aussi ce qui relève les espérances de vie, amène l’eau potable, une route ou l’électricité. Gageons que le jeune Laotien à qui le courant d’un générateur permet d’étudier jusqu’aux heures avancées de la nuit ou que le Sénégalais qu’un poste médical de brousse a sauvé de la péritonite n’ont rien à redire de la mondialisation. Il y a 6 mois un voyage en Afghanistan m’a amené à rencontrer de jeunes Français qui travaillent pour un opérateur téléphonique. Leur mission : participer à l’installation d’un réseau couvrant la totalité du pays. On entend d’ici les indignations (et je les ai entendus) : « comment ! des Afghans avec des

téléphones portables ! Au pays des cavaliers de Kessel ! » J’ai trop souvent l’impression que les contempteurs de la mondialisation regrettent que la planète ne ressemble plus à l’image romantique qu’ils en ont. Ils sont prêts à refuser au monde l’accès à la modernité au nom de la conservation des cultures. Ils aimeraient que la terre ressemble à l’écomusée de leur rêve. Ils sont comme ces conservateurs d’écomusées soviétiques qui rangeaient les peuplades du Soyuz dans des vitrines avec une pancarte autour du cou et qui pensaient que préserver une culture, c’est la plonger dans le formol.

Enfin, il faut garder à l’esprit que la mondialisation est un effet de la modernité. Or la modernité a permis à l’exploration de se déplacer vers de nouveaux terrains, d’offrir de nouveaux champs à la curiosité des scientifiques. À ceux qui déplorent qu’il n’y a plus rien à découvrir, on peut répondre que l’exploration spatiale n’en est qu’à ses débuts, que les astronautes sont dans

le même état d’ignorance que les capitaines d’Henri le Navigateur, que la génétique dévoile des taches blanches plus étendues que l’Australie, que le continent souterrain commence à peine à être balayé par le faisceau de la lampe des spéléologues, que les fonds sous-marins sont encore méconnus, que les zoologues continuent d’identifier chaque jour de nouvelles espèces... Il n’y a pas moins de raisons de s’émerveiller de la diversité et de la beauté du monde qu’autrefois. Mais ce ne sont plus les mêmes. Nous touchons là à la théorie du corridor obscur : plus le faisceau de la science est puissant et plus les ténèbres qu’il pénètre se révèlent profondes. Plus la science progresse et plus recule l’horizon de la connaissance ! Comment dans ce cas désespérer de la modernité ? Pour un Papou évangélisé, pour un Masaï acculturé, voici des pans entiers d’exploration, dans de nouveaux domaines, qui s’ouvrent à l’appétit des chercheurs. Rien n’est perdu pour les cœurs aventureux.



MA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE :

Les 9 livres de la petite bibliothèque idéale que je recommanderais à un vagabond de grand chemin :

- > « LES ESSAIS » de Montaigne
- > « LA FAIM » d’Hamsun
- > « WALDEN » de Thoreau
- > « LE SONGE D’UNE NUIT D’ÉTÉ » de W. Shakespeare
- > « PEER GYNT » d’Ibsen
- > « OREILLER D’HERBE » de Soseki
- > « Tous les poèmes de Péguy »
- > « KNULP » de H. Hesse
- > « CHASSES SUBTILES » de Jünger



Sylvain Tesson, géographe, écrivain, voyageur.

Il est l’auteur du « PETIT TRAITÉ SUR L’IMMENSITÉ DU MONDE » (Editions Equateurs) ; « L’AXE DU LOUP » (Robert Laffont) ; « SOUS L’ÉTOILE DE LA LIBERTÉ » (Arthaud)



LE RECIT DE VOYAGE

PAGE



JEAN CLAUDE GUILLEBAUD



Tout voyage suggère une récit. Lequel ? Comment transmettre ce qu'on a découvert ? Pour qui vagabonde intensément, le temps finit par imposer une évidence : le vrai butin d'un voyage n'est pas celui qu'on croit. On partait vers je ne sais quelle découverte, on revient lesté d'une seule image, ou d'un bruit ; on s'employait loyalement à comprendre, on se souvient surtout d'avoir senti. Seul le recul et un brin d'expérience, en effet, vous apprennent à décanter cette émotion indéfinissable qui vous a saisi, un jour sur les quais de Paramaribo, près d'une grève islandaise, au pied de Sainte Sophie à Istanbul, devant les murailles d'Antioche, les ruines de Beyrouth, les clochers de Pragues ou les hauteurs de Nobb Hill à San Francisco. C'est cette émotion qu'il s'agit ensuite de faire partager par le truchement d'un récit.

Cette immatérielle pépite, trouvée et retrouvée sans cesse sur la route je l'appelle "l'esprit du lieu". Elle semble fragile comme un mirage, mais elle survit à tout le reste. Losque s'oublie

peu à peu tout le superflu – connaissance, documentation, chiffres...-, elle demeure aux tréfonds de nous. C'est une certaine harmonie entr'aperçue sous un ciel différent ; c'est une confiance recueillie dans une foule africaine, un message engrangé sur un trottoir d'Orient.

Nul exotisme dans tout cela. Ni planches à clous, ni colibris fantastiques, ni femmes girafes. C'est à l'homme partout semblable à l'homme. L'esprit du lieu parle toujours d'un sentiment communicable et, par conséquent, de fraternité humaine. Ici s'impose l'idée d'on ne sait quelle opiniâtreté dans la survie, là tout semble organisé autour de certaines mélancolies, là-bas le meurtre ou l'injustice que l'on s'acharne à conjurer.

Mais comment raconter tout cela ? De Bruce Chatwin à Nicolas Bouvier, de Paul Theroux à Victor Segalen et bien d'autres encore, les "travel-writers" ont été largement redécouverts – ou découverts – dans les années 80. Il est vrai

que, pour raconter nos voyages, nous avons tous eu quelques maîtres spécifiques. Jeune journaliste, j'ai d'abord beaucoup lu Paul Morand. Le défi est toujours le même : comment faire tenir sans cesse l'immensité du monde à l'intérieur de quatre feuillets ? Or, de cette équation, heureusement, Paul Morand possédait la clé. On la trouve dans ces récits secs – New-York, Bucarest, Bouddha Vivant, la Route des Indes – orangeux, crépitants d'images. Pas d'espace ni de temps perdu. Contrairement à ce qu'on dit partout, ce n'est pas celui qui "raconte" qui est pressé, c'est celui qui écoute ou le lit. D'où l'impérieuse nécessité, très "morandienne" de proscrire d'un récit de voyage la mauvaise graisse des subordonnées, le chuintement des adjectifs, la désolante cellulite des adverbes. Maigre et court, affûté, comme disent les entraîneurs sportifs, voilà à quel genre de prose m'a initié Paul Morand. Bien davantage, qu'on me pardonne, que des Kessel, Albert Londres ou Henri Béraud, dont on voulait que nous fussions les héritiers.

Mais, à ce Morand professeur de voyage, j'en ajouterai un autre qui, à peu de choses près, fut son contemporain : Joseph Delteil. Point d'articles ni de reportages cette fois, chez l'auteur

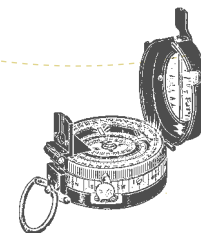
de « Sur le fleuve amour, Don Juan, Jeanne d'Arc » ou « Choléra », mais une invention "mal élevée" dans l'écriture, un rythme nègre dans la syntaxe, une santé rebondissante, bref un gisement d'images d'une si haute teneur en principes utiles qu'on pouvait l'exploiter à ciel ouvert. À ces deux professeurs de prose, cavaliers et brillants, il n'est pas mauvais d'ajouter, malgré tout, ce qu'il faut de Julien Gracq (« Lettrines », par exemple) pour un peu de lenteur attentive et de Victor Segalen (« Voyage au pays du réel ») pour plus de profondeur lyrique.

Quatre bons maîtres, au total, mais, pour être franc, ils manquent à tout cela un peu de poids. Je veux dire qu'on ne trouve guère d'idée chez ces quatre-là. Or, il en faut pour raconter le monde. Redouter que les idées – fastidieuses et encombrantes – viennent gêner votre prose, c'est un aveu de paresse. Disons qu'il s'agit de mêler les deux en adjoignant au plaisir du regard, un minimum de réflexion. Pour cela, j'ai un autre nom à proposer, un auteur moins connu – hélas – quoiqu'il soit régulièrement réédité : André Suarès. Peu de livres de littérature voyageuse font autant réfléchir et rêver que « Le Voyage du Condottiere », écrit entre 1910 et 1932.

**“ UN HOMME VOYAGE POUR SENTIR ET POUR VIVRE, ÉCRIT SUARÈS.
À MESURE QU'IL VOIT DU PAYS, C'EST LUI MÊME QUI VAUT LA PEINE D'ÊTRE VU.
IL SE FAIT CHAQUE JOUR PLUS RICHE DE CE QU'IL DÉCOUVRE.
VOILÀ POURQUOI LE VOYAGE EST SI BEAU QUAND ON L'A DÉRRIÈRE SOI.”**

Voilà tout est dit...

X **Jean-Claude Guillebaud**, directeur de collection aux éditions du Seuil, grand reporter au Nouvel Observateur, ancien président de Reporter sans frontières. Il est l'auteur de « L'ESPRIT DU LIEU » (Arléa) ; « **SUR LA ROUTE DES CROISADES** » (Seuil) ; « **LE RENDEZ-VOUS D'IRKOUTSK** » (Arléa) ; « **LE VOYAGE À KEREN** » (Arléa). Ses plus grands reportages sont réunis dans **LA TRAVERSÉE DU MONDE** (Arléa)



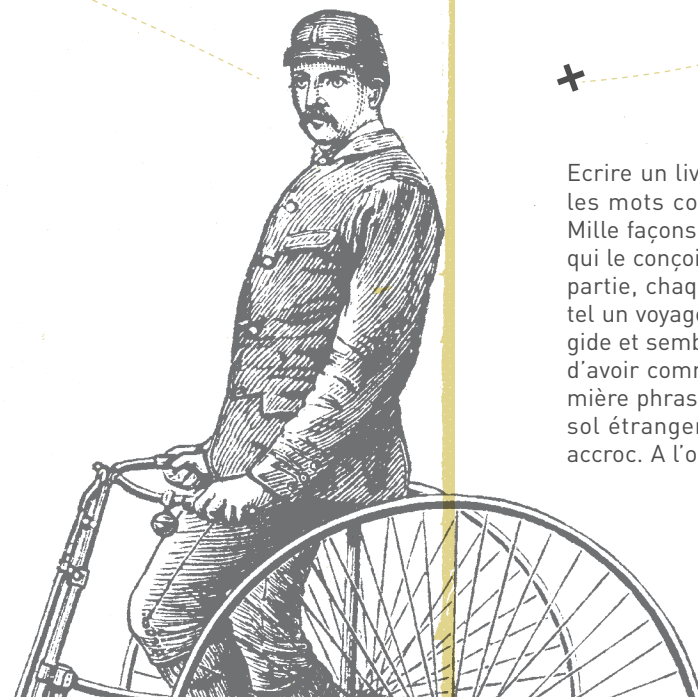


FRANÇOIS LAUT

“DE L'ÉCRIVAIN VOYAGEUR,”

Écrire un livre est déjà un voyage en soi avec les mots comme bagage, un début, une fin. Mille façons de le faire, ce voyage : il y a ceux qui le conçoivent a priori, en planifient chaque partie, chaque chapitre, au point que le livre, tel un voyage organisé, tient dans un cadre rigide et semble quasiment achevé avant même d'avoir commencé – il suffirait d'écrire la première phrase (de poser le premier pas sur un sol étranger) pour que tout s'enchaîne sans accroc. A l'opposé, il y a les écrivains qui par-

tent pour l'aventure littéraire sans préalable (comme ceux qui partent en voyage simplement pour partir, les « vrais voyageurs », selon Baudelaire) l'écriture devenant un cheminement déroutant, un peu comme dans une marche en montagne, lorsque les paysages dévoilent leur mystère au fur et à mesure qu'on progresse. Voilà des exemples extrêmes, mais il existe tous les cas de figure, avec des passages de l'un à l'autre, la structure formelle la plus rigoureuse, le déplacement le plus minuté, ayant souvent



l'imprévu pour aiguillonner l'écriture et pimenter le voyage -de même l'aventure, littéraire ou buissonnière, demandera un peu d'ordre et de prévision pour ne pas finir dans les répétitions inutiles ou les impasses. Et quoi qu'on en ait, il faudra le faire ce voyage, c'est-à-dire l'écrire, ce livre ! Et quand il s'agit d'un écrivain-voyageur ? L'appellation est à la mode, mais problématique. Est-il un écrivain qui voyage ? Pour peu qu'il soit connu, l'écrivain qui voyage, comme le remarquait Deleuze, n'est plus un écrivain, mais quelqu'un qui se déplace d'un lieu où il cause à un autre lieu où il cause. Aucun intérêt. Autant voyager autour de sa chambre comme Xavier de Maistre, ou rester dans son trou, « celui d'où on peut voir le monde », comme le prétendait Kant de Königsberg. Est-il un voyageur qui écrit ? C'est peut-être mieux. Nicolas Bouvier estimait les récits écrits par « des gens qui touchent au commerce », Marco Polo en premier, parce qu'ils évitent « les engouements benêts », autrement dit l'exotisme dans sa dimension péjorative, l'image d'Epinal pour touriste. Mais existe-t-il un « bon » exotisme ? Le choc de l'ailleurs, le neuf, le vierge ? Une des nostalgies du pérégrin au XX^{ème} siècle est celle des premiers voyages, quand s'offrait, comme l'écrit Lévi-Strauss, « un spectacle non encore gâché ». Et Michaux qui part pour l'Équateur en 1927 « tue » son voyage d'entrée: « Il fera des pages, c'est tout. » C'est tout, mais ça peut être très bien (comme d'ailleurs le livre de Michaux). Fini le temps des découvertes, soit, mais chaque

voyage, fût-il le plus modeste, n'est-il pas en soi une découverte, n'est-il pas, pour peu qu'on s'y attache vraiment, une expérience unique ? On a beau être allé (ou pouvoir aller) partout aujourd'hui, en masse ou en solitaire, voyager comme l'éclair, ou même virtuellement, tenter toute sorte de performance aux quatre coins de la planète, le moindre voyage commence sous nos pas et commande à nos sens de saisir l'instant, son ravissement, l'impression d'un paysage, la fugacité d'une rencontre. Le charme des œuvres de Nicolas Bouvier (dont le voyage le plus célèbre est celui qui le mena entre 1953 et 1956 de Genève à Tôkyô) tient dans la présence de cette singularité et cette simplicité : le monde s'ouvre à nous, on le vit, on chemine à petite vitesse, être quelque part tient lieu d'activité, on partage des moments avec les gens (dans un bistrot, sous le chassis de la voiture), on travaille ici et là pour continuer, on jouit et on souffre, émerveillement et tremblement, on capte les signes (notes, photos, sons) et plus tard, souvent bien plus tard, après le retour, on écrit un livre. Certes le voyage n'était pas une sinécure, plutôt une épreuve et une ascèse. Il diminue le corps (et l'ego, davantage qu'il ne l'enfle). L'écriture fera de même, sans prétention, en épurant les choses, en respectant les êtres, pour toucher au cœur de l'expérience, celle de l'Autre, car voyager comme écrire c'est toujours aller vers les hommes.

FRANÇOIS LAUT

François Laut est né le 10 décembre 1953 à Paris. Agrégé d'histoire, il a enseigné en France et à l'étranger (Mexique 1979-1981, Japon 1989-1998) avant de se consacrer à la littérature.

> Du même auteur, récits et romans :

AI (L'AMOUR) IMPRESSIONS JAPONAISES / Le Serpent A Plumes (1994)

LE SAP / Livre de poche, collection Motifs, janvier (2006)

TEMPS VARIABLE / Le Serpent A Plumes (1995)

RÉVOLUTIONS / Le Serpent A Plumes (1998)

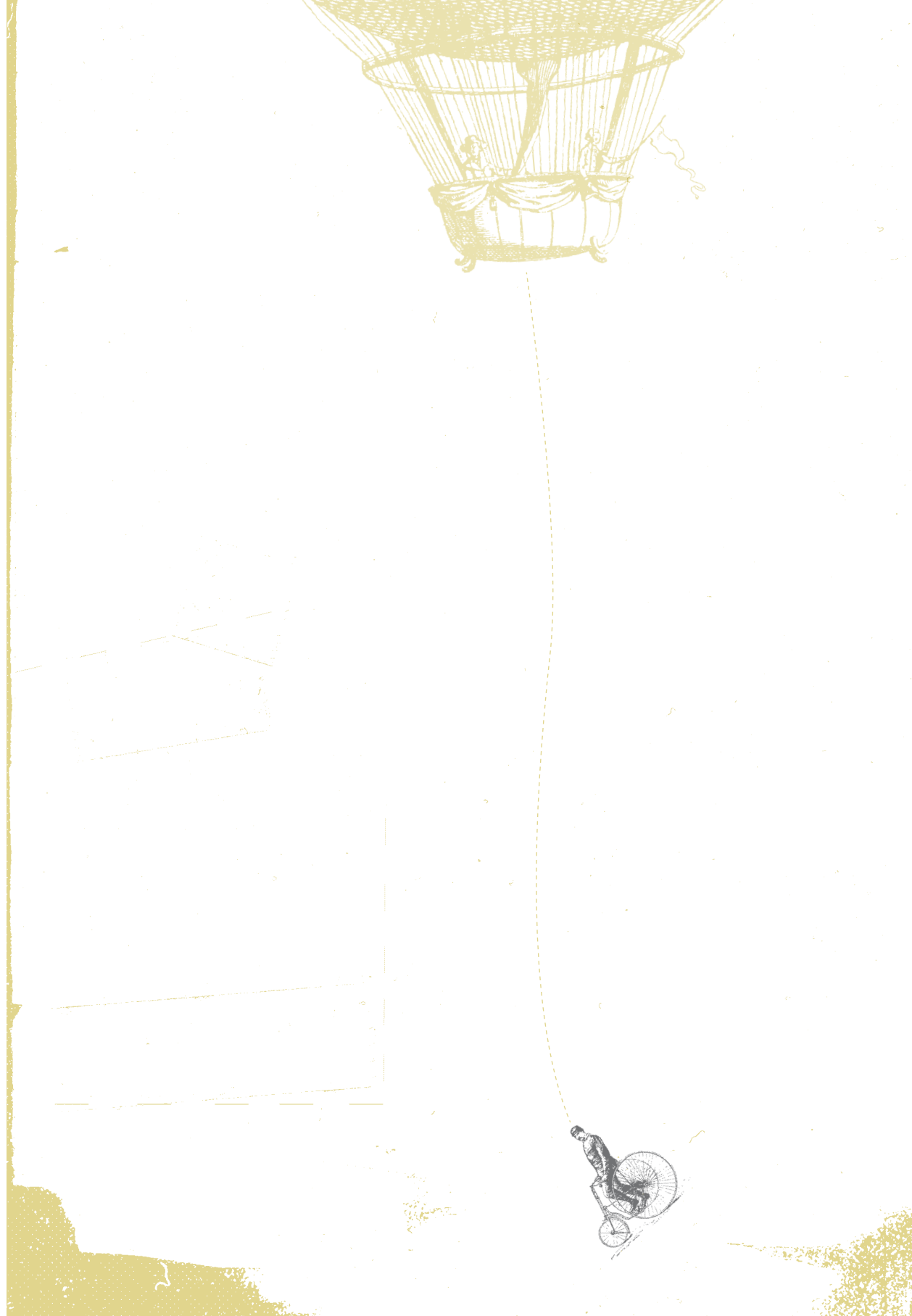
PARI CAPITAL / Les Editions du Laquet (2000)

TÊTE PLONGEANTE / Le Serpent A Plumes (2003)

> À paraître :

TOHU-BAHUT, Les Editions du Rocher, août 2006

+ François Laut prépare une biographie de **Nicolas Bouvier** prévue aux éditions Payot en janvier 2008





Lorsque, en 1998 j'ai entamé à pied le trajet de Paris à Compostelle, l'une de mes découvertes fut de constater le comportement des marcheurs qui, déjà, étaient nombreux sur le « grand chemin ». À peine arrivés au gîte, ils se précipitaient sous la douche, s'allongeaient afin de récupérer des fatigues de la marche puis, l'un après l'autre, se choisissaient un endroit tranquille et, sortant carnet et crayon, noircissaient des pages de leurs pensées, de leurs aventures, de leurs découvertes du jour. Aujourd'hui, dans le monde du voyage à pied, à vélo ou par autobus, tout le monde est écrivain.

Personne ou presque n'échappant à cette pratique, à qui étaient destinées ces carnets innombrables ? Près de 150.000 marcheurs-écrivains se sont aventurés en 2005 sur les traces des pèlerins du moyen âge. Nul doute qu'une telle production dispose d'un lectorat. À qui vont ces millions de pages ? Font-elles l'objet d'une publication ? sont-elles limitées à un cercle restreint de familiers ou vont-elles, dans quelque grenier poussiéreux, attendre une lointaine exhumation ?

J'ai posé la question à de nombreux marcheurs et consulté les listes d'ouvrages parus. Au regard du nombre d'écrivains-voyageurs qui n'en font pas métier, ceux qui ont connu le bonheur d'une publication par un éditeur sont rares. Et le plus souvent, ils faisaient profession d'écrire avant leur grand voyage vers Santiago. Pour les autres, quelques grands reporters amateurs ont eu recours à l'auto-édition qui, pour quelques euros de plus, les autorise à offrir à quelques

familiers ces volumes relatant leur équipée. Certains, plus entreprenants, n'hésitent pas à commercialiser leur œuvre, en procédant à des dépôts chez des libraires ou à courir les foires aux livres. Internet est un autre débouché pour ces amateurs à la semelle de vent et à la plume prolixe qui confient à la « toile » textes et photos de leur périple. Cette forme de communication est privilégiée par des voyageurs au long cours qui se lancent sur les routes du monde et peuvent, grâce à un site, informer amis et relations sur leurs heurs et malheurs et préparer un éventuelle suite éditoriale à leur retour.

En retournant en 2005 sur le chemin de Compostelle pour les besoins d'un documentaire, je me suis posé la question : en quoi suis-je différent de ces écrivains-voyageurs ? Je n'ai fait, en réalité que suivre leurs traces. Et c'est sans doute ce que les lecteurs ont reconnu en moi : un amateur. Tout au long des 12.000 km de la fabuleuse route de la soie, j'ai tenté, tout comme eux, de faire passer mes émotions, mes découvertes, mes peurs et mes belles rencontres. N'étant ni écrivain ni voyageur, j'ai cherché à connaître cette aventure fabuleuse que fut la route de la soie sans jamais prétendre faire œuvre d'historien ou d'écrivain. Dans ce voyage, le partage était mon seul souci. Je n'ai pas, à vrai dire, cherché un lectorat. Ce sont les lecteurs qui m'ont trouvé et me répètent qu'ils ont pris plaisir à marcher à mes côtés.

Si le récit de voyage a changé, c'est sans doute en cela ; désormais, il n'y a plus de mystère à lever, de terres à découvrir. Le monde entier est

à portée d'aile. Les écrivains qui font profession d'aventure sont amenés à pratiquer des exploits recourant plus à leurs ressources physiques ou mentales qu'au défrichage de nouveaux territoires. La seule « terra incognita » qu'il reste à explorer est en nous. Et tout en griffonnant leurs notes, les globe-trotters d'ici ou de là-bas ne cherchent plus des maîtres. Certes, avant de se lancer sur les chemins, ils ont dévoré les récits de découvreurs. Leur volonté n'est pas moindre. Partir, abandonner les siens est toujours un acte de bravoure. Ces audacieux quittent la tiédeur du foyer, jettent aux orties la routine du bureau-métro pour se lancer, le bagage léger, vers un territoire inconnu, celui qui donnera un sens à leur existence. S'alléger, voilà ce qu'ils veulent, se détacher de tout ce superflu qui nous étouffe, nous stresse et nous noie. Lorsque, au matin ils quittent le bivouac ou le gîte, ils vivent pleinement la même question que les grands aventuriers ; où seront-ils ce soir ? Certes, ils ne mettent pas leur vie en danger sur le « camino ». Mais après une journée de randonnée, de rencontres, d'émerveillements ou de peurs, ces Livingstone d'occasion, ces René Caillé au petit pied connaissent les mêmes émotions que ces surhommes, que nos

grands pères avaient presque déifiés. En rédigeant, d'une écriture d'autant plus serrée que le carnet est petit les événements de la journée, ils ne prétendent pas faire œuvre universelle. Soyons honnête : la plupart des écrits qu'on m'a confiés à la faveur de rencontres ne valent guère plus qu'un clou, sauf pour la famille proche. Et parce que sa lecture est plus intime, les intimes, se voient moins souvent imposer la lecture que la punition qu'est la projection des photos de vacances.

Mais si l'on creuse un peu leurs motivations, c'est un remède à notre société qu'ils cherchent. Besoin de se dégager d'une société trop figée, de parler, de dire, nécessité de rétablir un lien avec l'autre. De justifier la folie apparente que leur odyssee a pu revêtir pour certaines personnes de leur entourage. Avides d'émotions que ne leur offre pas notre société trop policée, ils ambitionnent de perpétuer la trace laissée par leurs godillots. Car l'aventure, la sortie des sentiers battus est toujours unique. Et dans leurs lectures, ce qu'ils cherchent, c'est le frère en écriture qui réveillera chez eux les émois d'une équipée forcément exceptionnelle : la leur.

MA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE :

Je ne suis pas un lecteur assidu du récit de voyage. C'est sans doute à cette particularité que j'ai échappé à quelques tics d'écriture d'écrivains voyageurs. C'est pourquoi les titres que je propose ci-après sont d'un grand classicisme et on ne s'étonnera pas que le roman y cotoie le récit de voyage « réel ». Il y a parfois si peu de différence...

> Jules Verne : « MICHEL STROGOFF ».

Avec lui, j'ai entrevu en pensée ce que pouvait être la steppe.

> Alain Gerbaut : « À LA POURSUITE DU SOLEIL »

Ah ce que j'ai pu naviguer sur le « Firecrest »... À peine touché mon premier salaire, j'ai voulu acheter un bateau. Mais ma femme avait peur de l'eau. L'amour m'a éloigné des ouragans.

> Nicolas Bouvier : « L'USAGE DU MONDE ».

Génial artisan des mots.

> Jean-Jacques Rousseau :

« RÉVERIES D'UN PROMENEUR SOLITAIRE »

> Stevenson :

« VOYAGE AVEC UN ÂNE DANS LES CÉVENNES »

> Jacques Lacarrière : « CHEMIN FAISANT ».

Lorsque je l'ai lu, je courais chaque jour. Il m'a fait comprendre qu'il fallait que je ralentisse.

+ Bernard Ollivier, journaliste de 1965 à 1998.

À crée en mai 2000 l'association Seuil (www.assoseuil.org)

consacrée à la resocialisation de jeunes délinquants par la marche.

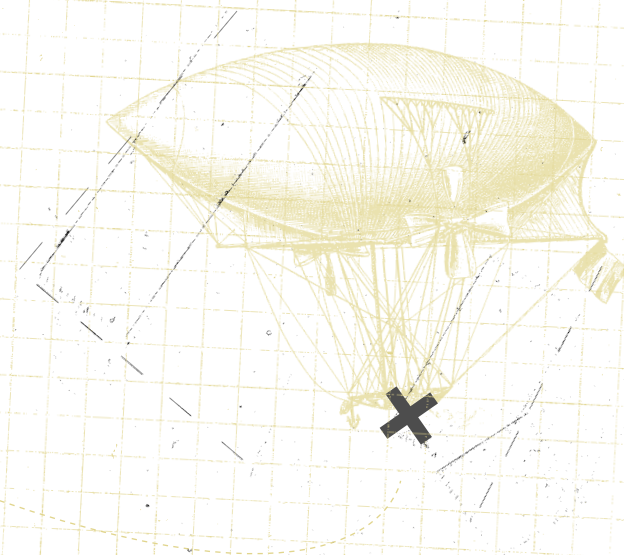
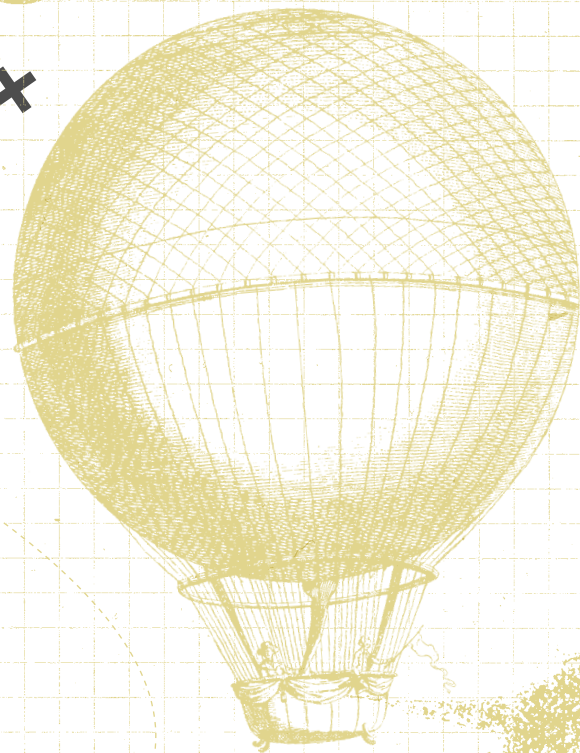
Il est l'auteur de « LA LONGUE MARCHÉ » (Phébus) - T.1 : Traverser l'Anatolie ;

T.2 : Vers Samarcande ; T.3 : Le vent des steppes.

FLÂNERIE SUR LA

LITTÉRATURE DE VOYAGE

DAVID LE BRETON



L'appel du « wilderness », du tout-autre, est un don du rêve, une part enfouie en chacun qui le fait vibrer à la lecture ou à l'écoute d'une histoire où les hommes se heurtent durement au monde, se révélant à eux-mêmes avant de se tirer d'embaras ou de périr. Il prodigue l'émotion de s'arracher à l'instant, aux routines. Il laisse pressentir une existence sans temps mort, une vie pleine à craquer de moments exceptionnels, et surtout sans compromis dans la transparence enfin atteinte du monde. Dans nombre de trajectoires hors du commun se réalise simplement le rêve d'enfant, longtemps différé, de brouiller la banalité du monde pour attiser la ferveur d'exister. De ce cheminement aventureux la première bordée a souvent été entreprise avec l'Hispaniola à la recherche du trésor perdu de Flint. « Le monde est grand à la clarté des lampes », disait Baudelaire, il l'est davantage encore sous le soleil face aux yeux grands ouverts qui ne s'en laissent pas conter. « J'ai joué mon enfance dans les jardins suspendus de Babylone / et l'école buissonnière dans les gares devant les trains en partance / maintenant j'ai fait courir tous les trains derrière moi », écrit Cendrars dans « La Prose du transsibérien ».

Certes, l'ailleurs est aussi le remord de celui qui reste et nourrit ses rêves d'ambitions déçues, d'une imagination d'autant plus vive qu'elle est plus frustrée dans ses élans; il est la nostalgie du sédentaire, fasciné devant celui qui a osé partir, mais trop craintif encore pour s'éloigner des murs protecteurs de sa maison. « C'est comme cela, quand on attend. On va beaucoup voir les routes, les ponts et la mer, pour voir passer ceux qui ne restent pas, ceux qui s'en vont », écrit Jean-Marie Le Clézio. « Les estuaires des fleuves, observe Joseph Conrad, exercent un puissant attrait sur une imagination aventureuse ». Les voies de passage qui ramassent en un signe l'étendue infinie du monde aimantent les insatisfaits qui n'osent accomplir le grand saut : la route, la gare, le port, la rivière, la rive opposée à celle où l'on languit, la ligne sombre des forêts, la crête des montagnes, l'amorce du désert. Tout seuil résonne d'un appel et prépare la métamorphose de celui qui le franchit. La ligne d'ho



Le rizon est la frontière qui sépare la sécurité, mêlée d'ennui, au risque, mêlé d'enthousiasme. Mais la route est semée d'effroi. Alors il reste la tranquillité ambiguë et intarissable du rêve. Le seuil se dissimule parfois sur les couleurs et les lignes qui agencent les continents sur le pan d'un mur, ainsi ces lourdes cartes Vidal-Lablache de notre enfance ennuyée d'écoliers où l'imagination venait se perdre : Mato Grosso, Amazonie, Orénoque, Australie, Nouvelle-Guinée, Océan Indien, Ceylan, autant de Sésames, et de réserves pour l'avenir. Ces mots de l'émerveillement enchantaient la leçon de géographie, et favorisaient le départ onirique, prélude à d'autres, plus tardifs, mais bien réels. «C'est la contemplation silencieuse des atlas, à plat ventre sur le tapis, entre dix et treize ans, qui donne ainsi envie de tout planter là, se souvient Nicolas Bouvier. Songez à des régions comme le Banat, la Caspienne, le Cachemire, aux musiques qui y résonnent, aux regards qu'on y croise, aux idées qui vous y attendent (...) La vérité c'est qu'on ne sait comment nommer ce qui vous pousse. Quelque chose en vous grandit et détache les amarres, jusqu'au jour où, pas trop sûr de soi, on s'en va pour de bon ».

Au début du voyage il y a un rêve, un projet, une intention, une fugue ou une fuite, une naissance. Des noms qui cinglent l'imaginaire, un appel de la route, de la forêt, du désert, le souci de s'évader de l'ordinaire pour une escapade de quelques heures ou de quelques années. Ou bien l'ambition de parcourir une région, de mieux la connaître, de rallier deux points éloignés de l'espace, ou même le choix de l'errance pure. Il y a des récits, des relations de voyageurs, des rumeurs, des paroles dépareillées, une incitation à se rendre là plutôt que d'aller « compter les chats de Zanzibar » ou les vagues de Punta del Este car on ne saurait imaginer aller plus loin. Le rêve du bout du monde est toujours puissant, alimentant peut-être dans l'inconscient le sentiment qu'arrivé en ce point et en se penchant on verra alors un abîme, ou bien, en restant debout, un mur immense.

Certes, tous les prétextes sont bons, l'assonance d'un nom, le souvenir d'une lettre reçue, d'un livre d'enfance, d'un plat à goûter, de quelques jours à brûler tranquillement sans trop s'éloigner, ou d'un drame à oublier en se perdant au loin. Laurie Lee, jeune Anglais de 19 ans d'une famille pauvre, quitte la maison natale un beau matin d'été 1935 et ne s'embarrasse guère d'état d'âme pour sortir de son dilemme : « Or donc, où aller ? En France ? En Italie ? En Grèce ? En somme, il ne s'agissait jamais que d'y arriver. J'ignorais tout de ces trois pays qui, pour moi, n'étaient guère que des noms aux vagues sonorités d'opérette. Ne connaissant en plus aucune langue étrangère, je sentais bien qu'où que je décidasse de me rendre, je serais tel le nouveau-né. Jusqu'à ce que je me souvienne avoir appris quelque part cette simple phrase en espagnol : « Pourriez-vous me donner un verre d'eau, s'il vous plaît ? ». Ce fut très vraisemblablement ce rudiment de savoir-vivre qui, pour finir, m'aida à choisir : ce serait en Espagne que j'irais ». En décembre 1933, quelques mois avant Laurie Lee, un autre Anglais de 18 ans, Patrick Leigh Fermor quitte le confort du pays natal pour parcourir à pied l'Europe, de la Corne de Hollande à Constantinople. « Changer de cadre, abandonner Londres et l'Angleterre et traverser l'Europe comme un clochard ou, selon une de mes formules typiques, comme un pèlerin ou un moine itinérant, un goliard, un chevalier désespéré... Voilà qui n'était pas seulement évident mais bien la seule chose à faire. Je voyagerais à pied, dormirais dans les meules en été, m'abriterais dans les granges quand il pleuvrait ou neigerait et ne fréquenterais que les paysans et les clochards... Une vie nouvelle ! La liberté ! Quelque chose que je puisse écrire !

Tout sentiment de durée s'évanouit, le voyageur est dans un temps ralenti à la mesure du corps et du désir, il est disponible pour saisir sa chance. La seule hâte est parfois pour le marcheur celle d'aller plus vite que la tombée du jour. L'horloge est cosmique, elle est celle de la nature et du corps, non celle de la culture avec son découpage méticuleux de la durée.

Les perceptions sensorielles sont lavées de leur routine, elles inventent un autre usage du monde. «Mais c'est à la tombée de la nuit, et après le dîner, que l'on jouit du meilleur moment, écrit Stevenson. Il n'y a pas de pipe qui vaille celle que l'on fume après une bonne journée de marche...



Si vous terminez la journée par un grog, ce sera un grog comme vous n'en avez jamais connu; à chaque gorgée une jovialité paisible se répand dans vos membres, s'installe doucement dans votre cœur. Si vous lisez un livre -et vous ne le ferez jamais que par à-coups- vous trouverez la langue étrangement pleine de verve et d'harmonie... Et il semble qu'une marche ardente vous a purgé, mieux que n'importe quoi, de toute étroitesse d'esprit et de tout orgueil, en laissant la curiosité jouer librement son rôle». La redécouverte de l'épaisseur sensible du monde connaît là une voie royale, qu'il s'agisse de l'inconfort ou de l'allégresse. La marche est une méthode d'immersion, un moyen de se pénétrer de la nature traversée, de se mettre en contact avec un univers inaccessible aux modalités de connaissance ou de perception de la vie quotidienne. Au fil de son avancée le marcheur élargit son regard sur le monde, plonge son corps dans des conditions nouvelles.

Un verre d'eau prend la saveur d'un vin d'Yquem quand la soif est brûlante. «C'est par l'extrême de la soif que vous connaissez la fraise sous la feuille, écrit Gustave Roud, par l'extrême épouvante de vous-même que vous connaissez l'église et son ombre, c'est aux confins de la lassitude et du sommeil que vous connaissez la vague morte bue par le sable d'août... C'est au moment où tout en vous est retournement, glissement vers le sommeil que vous connaissez l'élan rapide, le suspens léger de la lune au ciel de minuit. Il faut l'asphyxie de toute l'âme par une pensée qui flambe depuis des heures et l'étouffe de sa fumée, il faut l'oreille rompue par la phrase intérieure pareille à la graine aux coques des pavots, pour connaître le chant aérien dans les feuillages, sa déchirante liberté».

Dans l'usure de la marche, il y a parfois assez de puissance et de beauté pour que se dissolve la souffrance qui a présidé au départ, lavée au contact des chemins, érodée dans la nécessité de la progression, celle-ci se fait moins incisive. Au fil du temps ce n'est plus le noyau d'épouvante de la douleur qui motive l'avancée, mais l'appel à la métamorphose de soi, au dépouillement, à une remise au monde. La marche avoisine alors la mort, la nostalgie, la tristesse, elle éveille le temps

par la grâce d'un arbre, d'une maison, d'une rivière ou d'un torrent, parfois d'un visage croisé au détour d'un sentier ou d'une rue. En prenant la route nous croyons nous quitter mais nous empruntons seulement un détour pour mieux se regarder en face. Dans sa longue marche sur la route de la soie, Bernard Ollivier connaît souvent des moments de doutes, de lassitude, mais il sait se reprendre : « Allons, il faut que je retrouve le goût de dédaigner les petits tracas qui aujourd'hui me submergent pour ne plus envisager que les bonheurs futurs que cette marche insensée va m'apporter. J'ai vécu l'an passé en Turquie des moments magiques, de ces fragiles instants où règne entre soi et le monde une telle harmonie que l'on se prend à regretter de ne pouvoir suspendre le temps. Des moments fugitifs et vifs comme des vols d'étourneaux, dérobés à l'absurdité de nos vies d'hommes, qu'il fait bon de se remémorer quand la tristesse revient. C'est à la recherche de ces bonheurs là que je pars ».

La marche lentement fabrique le sens qui permet de retrouver l'évidence du monde. On part souvent pour retrouver un centre de gravité après avoir été jeté à l'écart de soi. Le chemin parcouru est un labyrinthe qui suscite découragement et lassitude mais dont l'issue, toute intérieure, est parfois retrouvailles avec le sens et la jubilation d'avoir réussi l'épreuve. Nombre de marches sont des traversées de la souffrance qui rapprochent avec lenteur de la réconciliation avec le monde. La chance du marcheur, dans son désarroi, est de continuer à faire corps à son existence, de garder un contact physique avec les choses. En se saoulant de fatigue, en se donnant des objectifs minuscules mais efficaces comme d'aller là-bas plutôt qu'ailleurs, il contrôle encore son rapport au monde. Il est désorienté, certes, mais en quête d'une solution même s'il l'ignore encore. La marche se fait alors initiatique, transformant le malheur en chance, l'alchimie des routes emplit son éternelle tâche de modifier l'homme, de le remettre sur le chemin de son existence.

MA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE :

Le don de l'imagination n'a jamais cessé d'ouvrir les portes du Grand Large. Ce qui importe sur la route de l'aventure, ce n'est pas ce que l'homme fait mais comment il le fait. L'aventure est dans son regard sur le monde. Si je devais remonter le temps pour entreprendre un voyage à rebours, si je devais dès lors oublier tout ce que j'ai eu le bonheur de lire en me faisant le cadeau de me les offrir à nouveau pour retrouver la jubilation qu'ils m'ont procuré, voici quelques livres d'éblouissement pour se dépayser.

> **Nicolas Bouvier**, « **L'USAGE DU MONDE** », Payot, 1992.

> **René Caillié**, « **VOYAGE À TOMBOUCTOU** », 2 tomes, Paris, La Découverte, 1996.

> **Bruce Chatwin**, « **LE CHANT DES PISTES** », Paris, Grasset, 1988.

> **Alexandra David-Neel**, « **VOYAGE D'UNE PARISIENNE À LHASSA** », Paris, Gonthier, 1964.

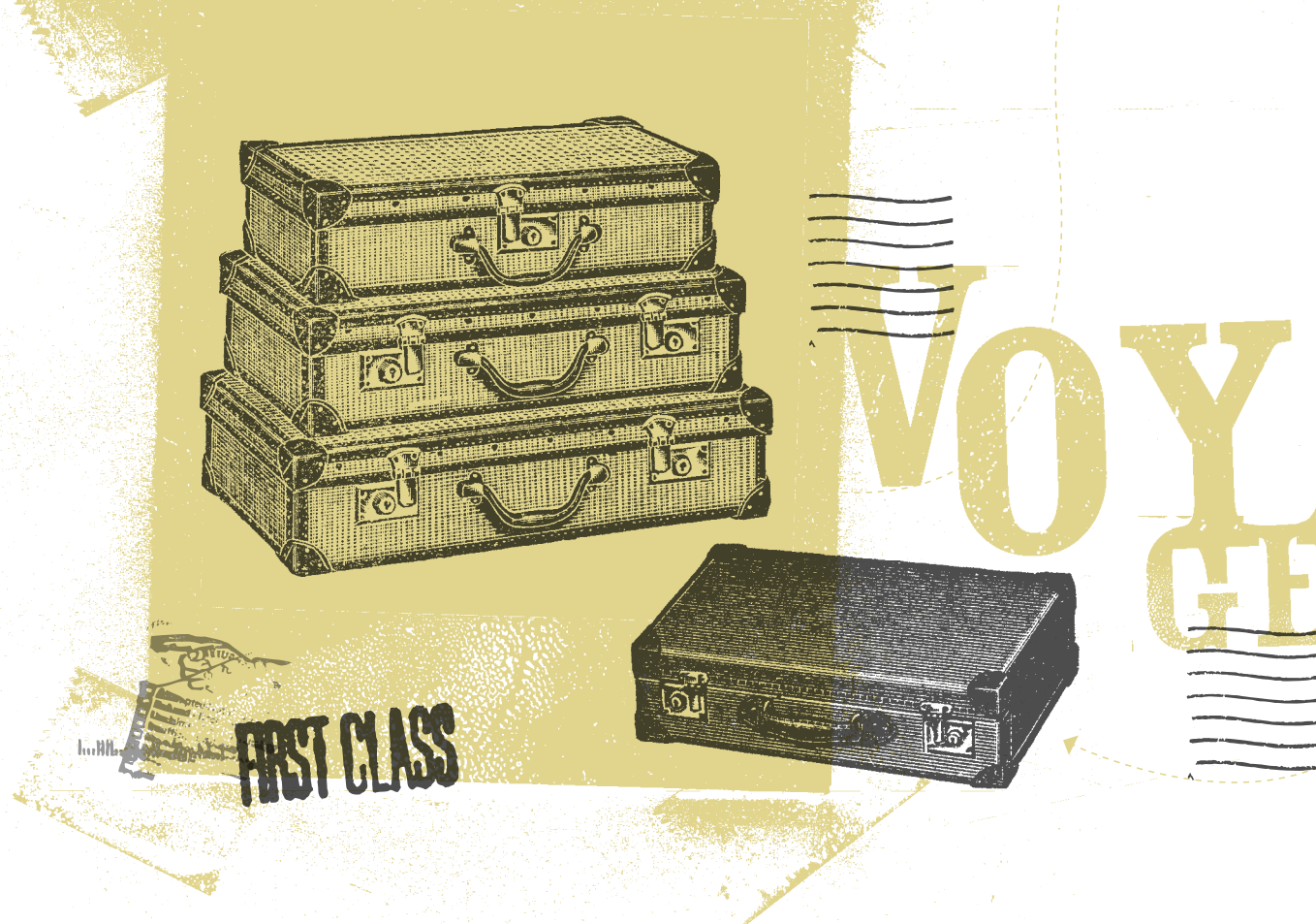
> **Léon-Paul Fargue**, « **LE PIÉTON DE PARIS** », Paris, Gallimard, 1993.

> **Werner Herzog**, « **SUR LE CHEMIN DES GLACES** », Paris, Hachette, 1979.

David Le Breton est né le 26 octobre 1953.

Sociologue, anthropologue et professeur à l'Université des Sciences Humaines de Strasbourg, Il est membre du laboratoire « Cultures et sociétés en Europe ».

Il est l'auteur de « **L'ELOGE DE LA MARCHÉ** » (Metailié)



LE MANUEL DU GOUJAT INTERNATIONAL

MATTHIAS
DEBUREAUX

POUR FAIRE UN VOYAGE PAS COMME LES AUTRES ET VOUS DÉMARQUER DE VOS SEMBLABLES,
VOICI QUELQUES LEÇONS DE PROTOCOLE DONT LES EFFETS SERONT GARANTIS.
INDÉLICATESSES, FAUX-PAS, TABOUS, MANQUEMENTS À L'ÉTIQUETTE MONDIALE :
LES CARTES SECRÈTES DE LA GÉO-SUSCEPTIBILITÉ.

Au Costa Rica, lors d'une invitation à dîner, apportez des lys de Calla à la maîtresse de maison.

A Hong Kong, soyez de blanc vêtu, hormis pour les funérailles. Et mouchez-vous à table.

En Argentine, mangez en marchant dans les rues de Buenos Aires. À table, posez les deux mains sur la table tout en évoquant d'un ton badin la guerre des Falkland. Ne regardez jamais votre interlocuteur dans les yeux.

En Grande-Bretagne, serrez un maximum de mains. Le geste idéal : capturez la main entre les deux vôtres durant une bonne vingtaine de secondes en la secouant de bas en haut. Mais n'attendez pas d'avoir été présenté pour engager la conversation avec un tiers. Répondez invariablement « fine » à la question « how do you do ? ». Conservez une boîte de pastilles mentholées dans la poche de votre chemise et portez une cravate rayée. Trempez de grandes tartines beurrées dans votre tasse thé où trempe déjà une petite cuillère. Sinon, au quotidien, inutile de faire la queue. Cette pratique ne concerne pas les étrangers, vous êtes en droit de passer devant.

En Grèce, quand vous êtes satisfait d'un achat, brandissez devant le visage du vendeur votre main, côté paume, tous doigts écartés.

En Arabie Saoudite, croisez les jambes en veillant bien à pointer vos chaussures vers votre interlocuteur. Pour faire plaisir, offrez un mug portant en effigie un berger allemand. Admirez

avec insistance un objet appartenant à votre hôte (tapis, bijou, écran plasma...). Il se sentira obligé de vous l'offrir.

Au Brésil, offrez des coupe-papier et des ciseaux. Tel le drapeau brésilien, habillez-vous de vert et de jaune. Dessinez fréquemment le signe OK avec la main. Et finissez toujours par demander : « Est-il vrai que les Brésiliens sont soit très riches, soit très pauvres ? »

En Italie, mâchez toujours un chewing gum en parlant, tout en vous pinçant le lobe de l'oreille à multiple reprises. Coupez les spaghetti avec votre fourchette ou votre couteau. Si vos hôtes ont de jeunes enfants, ignorez les en détournant immédiatement le regard.

En Espagne, arrivez systématiquement avec un quart d'heure d'avance. Faites la bise pour saluer un autre homme et offrez des hortensias aux femmes célibataires. Quand vous proposez une cigarette, inutile de la sortir du paquet.

En Colombie, il est fort bien perçu de bailler en public.

En Allemagne, offrez des fleurs en les laissant dans le papier. Marchez et asseyez-vous à droite des femmes et des aînés. Coupez les pommes de terre avec votre couteau. Et appelez tous les hommes « mein herr ».

Au Japon, à l'occasion d'un premier contact, optez pour une chaleureuse accolade et de vigoureuses tapes dans le dos. Ne regardez pas la carte de visite que l'on vous tend et mettez la directement dans la poche arrière de votre jean.

Ouvrez sans tarder et de manière ostentatoire les cadeaux que l'on vous offre en s'extasiant à haute voix. En bavardant, fixez votre interlocuteur droit dans les yeux, surtout durant les plages de silence.

En Russie, n'ôtez jamais vos gants pour serrer la main.

Aux Etats-Unis, toisez et ignorez l'inconnu qui tente de vous adresser la parole dans un lieu public. Mais fixez avec insistance les gens dans le métro. N'ouvrez jamais vos cadeaux en public et posez-les dans un recoin sans un mot. Evitez les pourboires, ces gratifications en argent sont dégradantes pour le citoyen américain et risquent de le froisser. Comme en Grande-Bretagne, les queues ne concernent pas les étrangers.

En Israël, insistez avec virulence pour manger des huîtres.

En Suisse, parlez sans interruption pour empêcher le moindre blanc de s'immiscer dans la conversation. À table, portez des toasts bruyants en l'honneur de chaque convive. Dans la rue, si vous croisez une dame, empressez vous de jeter à terre le papier gras que vous tenez à la main avant de la saluer.

En Finlande, serrez la main sous l'encadrement des portes.

Au Chili, gardez toujours vos distances en dialoguant. Servez le vin de la main gauche, surtout s'il s'agit de vin blanc.

En Egypte, entrechoquez vos deux index pour vous faire pardonner un retard. Quand vous êtes assis, croisez les jambes et faites en sorte que votre semelle soit bien visible.

Au Salvador, offrez des fleurs blanches.

Au Mexique, tenez-vous droit avec les mains sur les hanches lorsque vous posez des questions sur les tremblements de terre.

En Chine, offrez des montres, des mouchoirs et des espadrilles emballés dans du papier journal. Et acceptez sans rechigner les cadeaux qui vous sont offerts. Commencez à manger avant l'arrivée de votre hôte. Faites des grands mou-

vements et des moulinets avec vos membres supérieurs en vous exprimant. Veillez à finir votre assiette.

Au Portugal, dégustez le porto en apéritif, mais jamais au dessert.

A Taiwan, ne négligez pas les petites bourrades sur l'épaule de votre hôte.

En Ethiopie, saluez par une embrassade en palpant distraitemment la nuque de la personne rencontrée.

En Inde, portez une combinaison de cuir pour visiter les temples. Dans la rue, sifflez et faites des clins d'oeil. N'hésitez pas à corriger un épis rebelle sur la chevelure de votre hôte. Et remerciez-le avec insistance après avoir été invité à dîner.

Au Venezuela, tenez-vous un peu voûté, ou de biais et la tête penchée.

En Indonésie, offrez un parapluie. Converser avec les mains dans les poches. Tapoter sur le sommet du crâne de votre interlocuteur pour acquiescer ou sceller un accord. Ne finissez jamais votre assiette.

Chez les Touaregs, vérifiez fréquemment la présence de votre portefeuille et de vos effets personnels.

En Afrique du Sud, présentez vos cadeaux de la main gauche.

En Equateur, offrez des lilas et des soucis. Taper du pied nerveusement est signe de joie.

A Monaco, déclarez votre flamme pour les décors d'opérette. Et apprenez à éructer outrageusement en fin de repas pour manifester votre satisfaction.

Au Pays-Bas, arrivez toujours un quart d'heure après l'heure fixée. Habillez-vous comme un milord en toute occasion.

Au Luxembourg, affichez d'emblée votre affection pour ce beau pays qu'est le Benelux.

En Nouvelle-Zélande, arborez le « V » de la victoire en descendant de l'avion.

Matthias Debureaux, journaliste pour Citizen K et Les Echos. Il est l'auteur de « **DE L'ART D'ENNUYER EN RACONTANT SES VOYAGES** » (Cavatines)



“**BIBLIOGRAPHIE
SELECTIVE**”

★ FRANCE ★

Jacques Lacarrière - CHEMIN FAISANT (Fayard)

« Je regarde ce lieu du premier départ car je sais que désormais je ne l'oublierai plus, comme tout ce que l'on voit, l'on vit au seuil de l'aventure : un café au bord du canal qui rejoint la Marne au Rhin, avec ses tables rondes et vétustes, une écluse, un chemin de halage, à gauche une grande maison dont le jardin abrite deux chats endormis. »

Michel Le Bris - L'HOMME AUX SEMELLES DE VENT (Payot)

« Nous ne trouvions pas le paysage «beau». Nous l'habitons, simplement, mais au sens le plus fort de ce mot : il était partie de nous mêmes et nous étions partie de lui. Seuls, les Parisiens le trouvaient beau. Mais la beauté, c'est précisément ce que l'on peut mettre à distance parce qu'on ne l'habite pas. »

Leon-Paul Fargue - LE PIÉTON DE PARIS (Imaginaire/Gallimard)

Jean Rolin - CHEMINS D'EAU (Payot)

Gustave Flaubert - VOYAGE EN BRETAGNE (Éditions Complexe)

Guy de Maupassant - SUR L'EAU [CANNES, SAINT RAPHAËL, SAINT-TROPEZ]
(Éditions Complexe)

« En somme, j'ai vu de l'eau, du soleil, des nuages et des roches - je ne puis raconter autre chose et j'ai pensé simplement, comme on pense quand le flot vous berce, vous engourdit et vous promène. »

Robert Louis Stevensen - VOYAGE AVEC UN ÂNE DANS LES CÉVENNES (10/18)

Kenneth White - LETTRES DE GOURGOUNEL (Cahiers Rouges/Grasset)

★ EUROPE ★

Jacques Lacarrière - L'ÉTÉ GREC (Pocket)

Jean Claude Bourles - LE GRAND CHEMIN DE COMPOSTELLE (Payot)

« Partir, nous en rêvions. Le plus souvent à voie haute. Peut-être pour prendre date. Partir pour déchiffrer l'espace et les traces sur la draille, retrouver l'accent et les goûts rudes, les heures sans concession et certains soirs de défaite. »

Laurie Lee - UN BEAU MATIN D'ÉTÉ (Libretto/Phébus)

« Penchée en avant, dans l'herbe jusqu'à la ceinture, la silhouette de ma mère, accrochée là comme une boule de laine de mouton, est la dernière chose que je vis en quittant la maison pour partir à la découverte du monde. »

Custine - LETTRES DE RUSSIE (Folio/Gallimard)

Olivier Rolin - SUR LA RUSSIE (Points/Seuil)

Wolfgang Buscher - DE BERLIN À MOSCOU À PIED (Esprit des péninsules)

Jean-Michel Palmier - RETOUR À BERLIN (Payot)

Syngé - LES ÎLES ARAN (Payot)

Nicolas Bouvier - JOURNAL D'ARAN ET D'AUTRES LIEUX (Payot)

« La rivière se love à fleur des prés couverts de gelée blanche. Elle est bordée de saules et de moutons couchés qui font deviner son cours imprévisible comme il doit l'être : un méandre de plus est ce qu'une rivière peut faire de mieux ; c'est d'ailleurs ce qu'on attend. »

Pete McCarthy - L'IRLANDE DANS UN VERRE (Hoebecke)

Paul Theroux - LES COLONNES D'HERCULES (Livre de poche)

« Ici, en Occident, d'aucuns disent que les touristes ne sont guère différents des singes. Mais, sur le rocher de Gibraltar, l'une des deux Colonnes d'Hercule, j'ai vu des touristes et des singes, et j'ai appris à les distinguer. »

Suarès - VOYAGE DU CONDOTTIERE (Livre de poche)

« Tête dure et ventre chaud, Bâle est une ville singulière, capitale de bourgeois. Elle est chimérique et grasse, religieuse et charnelle. Le plus souvent, elle a la mine maussade. »

★ AFRIQUE DU NORD ★

Paul Bowles - LEURS MAINS SONT BLEUES (Points/Seuil)

« Chaque fois que je me rends dans un endroit où je ne suis encore jamais allé, j'espère qu'il sera aussi différent que possible de ceux que je connais déjà. Je présume qu'il est naturel, de la part d'un voyageur, de rechercher la diversité et que l'élément humain est ce qui lui donne le plus le sens des différences. Si les gens et leur manière de vivre étaient partout identiques, il ne servirait à rien de se déplacer d'un endroit à un autre. »

×

Isabelle Eberhardt - NOTES DE ROUTE (Actes Sud)

Daniel Rondeau - TANGER ET AUTRES MAROC ; ALEXANDRIE (Folio/Gallimard)

Pierre Loti - AU MAROC (Editions Christian Pirot)

★ **AFRIQUE CENTRALE** ★

Nigel Barley - UN ANTHROPOLOGUE EN DÉROUTE (Payot)

René Caillé - VOYAGE À TOMBOUCTOU (La Découverte)

Lieve Joris - MALI BLUES (Babel/Actes Sud)

« Chez moi, on me demande parfois si je ne me sens pas seule ou si je n'ai pas peur au cours de mes voyages. Comment éprouver un sentiment de solitude ou de crainte dans un pays où, au bout de trois jours déjà, quelqu'un qui a pris la peine de se souvenir de votre nom vous repère dans la foule ? »

Paul Théroux - SAFARI NOIR (Grasset)

★ **LE DÉSERT** ★

Théodore Monod - MEHARÈES (Babel/Actes sud)

Michel Vieuchange - SMARA (Libretto/Phébus)

« Jeudi 11 septembre. On part. Babouches. Dès le début, j'éprouve beaucoup de mal. J'arc-boute en vain mes orteils. La route – de chaque côté le bled sous la lune. On marche peut-être 3 kilomètres, 5 kilomètres. »

**Collectif - LE LIVRE DES DÉSERTS :
ITINÉRAIRES SCIENTIFIQUES, LITTÉRAIRES ET SPIRITUELS** (Bouquins/Robert Laffont)

Odette du Puigaudau - LE SEL DU DÉSERT (Libretto/Phébus)

« Le ciel était assombri par la poudre comme à l'approche d'une tornade et, dans les nuages de sable soulevés par la fuite de la caravane, les balles tombaient sur nous, comme la pluie des mois chauds. Ouallahi ! »

★ **AMÉRIQUES** ★

Paul Morand - NEW-YORK (GF)

« Silence. Les dernières vagues atlantiques se jettent sur une pointe de rochers brun pourpre et s'y déchirent. Un cri de mouette. De chaque côté du promontoire, la marée gonfle et remonte les estuaires. A droite, la nuit commence à cacher les collines. A gauche, descend un soleil jaune soufre. L'Amérique est grande, déjà. D'une grandeur anonyme ; d'une immensité sidérale. »

Yves Berger - LE FOU DE L'AMÉRIQUE (Grasset)

Bill Bryson - AMERICAN RIGOLO (Payot)

Jack Kerouac - SUR LA ROUTE (Folio/Gallimard)

« J'étais un jeune écrivain et je me sentais des ailes. Quelque part sur le chemin je savais qu'il y aurait des filles, des visions, tout, quoi ; quelque part sur le chemin on me tendrait la perle rare. »

Jack London - LA ROUTE (Libretto/Phébus)

« Quelque part dans l'Etat du Nevada, il existe une femme à qui j'ai menti sans vergogne pendant deux heures d'affilée. Je ne cherche point ici à lui faire mes excuses, loin de là ! Je désire seulement m'expliquer. »

John Steinbeck - VOYAGE AVEC CHARLEY (Babel/Actes Sud)

« Quand j'étais très jeune et possédé du besoin d'être ailleurs, les gens mûrs m'assuraient que la maturité me guérirait de cette démangeaison. »

Kenneth White - LA ROUTE BLEUE (Grasset)

« De toute façon, je voulais sortir, aller là-haut et voir. »

Sybille Bedford - VISITE À DON OTAVIO (Libretto/Phébus)

« L'un des postulats de la logique géographique mexicaine est que le plus court chemin entre deux points passe par un troisième point éloigné. Quand on veut aller d'un endroit à un autre, il faut commencer par se rendre ailleurs. »

Bruce Chatwin - EN PATAGONIE (Cahiers rouges/Grasset)

Claude Lévi-Strauss - TRISTES TROPIQUES (Pocket)

« Je hais les voyages et les explorateurs. Et voici que je m'apprête à raconter mes expéditions. Mais que de temps pour m'y résoudre ! »

Peter Fleming - UN AVENTURIER AU BRÉSIL (Phébus)

Patrick Leigh Fermor - COURRIER DES ANDES (Payot)

« Dans la Petite Venise est enfin venu le matin du départ. Mais de la voiture que nous avions retenue par avance, pas la moindre nouvelle. Nous avions téléphoné à n'en plus finir pour appeler un taxi. Occupé partout, si bien qu'en désespoir de cause j'ai trimardé mes affaires sur le trottoir... »

★ **ASIE** ★

Nicolas Bouvier - L'USAGE DU MONDE (Payot)

« Un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait. »

Pasolini - L'ODEUR DE L'INDE (Folio/Gallimard)

Alexandra David-Neel - VOYAGE D'UNE PARISIENNE À LHASA (Pocket)

Marco Polo - LE DEVISEMENT DU MONDE (La Découverte)

Ella Maillard - OASIS INTERDITES (Payot)

« Soudain je comprends quelques chose : Paris n'est rien, ni la France, ni l'Europe, ni les Blancs... une seule chose compte, envers et contre tous les particularismes, c'est l'engrenage magnifique qui s'appelle le monde. »

Peter Fleming - COURRIER DE TARTARIE (Libretto/Phébus)

« La plupart des voyages débutent de façon moins tranchée qu'ils ne s'achèvent ; fixer la véritable origine de celui-ci dans le temps ou dans l'espace est une tâche à laquelle je ne m'attacherai pas. Il me semble commode de faire partir mon récit du moment où je me suis rendu compte, non sans une légère sensation de plaisir et de surprise, que j'étais effectivement en route. »

Wenceslau de Moraes - O-YONÉ ET KO-HARU (Phébus)

Paul Theroux - LA CHINE À PETITE VAPEUR (Cahiers rouges/Grasset)

Annemarie Schwarzenbach - LA MORT EN PERSE (Payot)

« Le danger a différents noms. Parfois il s'appelle simplement le mal du pays, parfois c'est le vent sec des montagnes qui porte sur les nerfs, parfois l'alcool, parfois des poisons bien pires. Parfois il n'existe pas de nom, et c'est alors que l'on est en proie à l'indicible peur. »

Peter Matthiessen - LE LÉOPARD DES NEIGES (Imaginaire/Gallimard)

Victor Segalen - ŒUVRES : VOYAGES AU PAYS DU RÉEL (Editions Complexe)

★ **RÉCITS MARITIMES** ★

Richard Henry Dana - DEUX ANNÉES SUR LE GAILLARD D'AVANT (Payot)

Anita Conti - RACLEURS D'OCÉANS (Payot)

Moitessier - LA LONGUE ROUTE (Arthaud)

« Le sillage s'étire, blanc et dense de vie le jour, lumineux la nuit comme une longue chevelure de rêve et d'étoiles. L'eau court sur la carène et gronde ou chante ou bruisse, selon le vent, selon le ciel, selon que le couchant était gris ou rouge. »

Simon Leys - LES NAUFRAGÉS DU BATAVIA (Points/Seuil)

Bjorn Larsson - LA SAGESSE ET LA MER (Livre de poche)

« C'était au début de l'automne, à Kinsale, sur la côte sud de l'Irlande. Le Rustica et moi avions cherché un port pour l'hiver après trois mois de navigation dans les eaux celtiques, depuis Loch Skipport, sur South Uist, au nord, jusqu'à Baltimore, au sud. Cela avait été une période inoubliable, de celle où l'on peut se remémorer avec précision chaque jour de sa vie. »

Louis Antoine de Bougainville - VOYAGE AUTOUR DU MONDE (La Découverte)

« Sire, le voyage dont je vais rendre compte est le premier de cette espèce entrepris par les français et exécuté par les vaisseaux de Votre Majesté. »

★ **POÈTES** ★

Jacques Réda - RECOMMANDATIONS AUX PROMENEURS (Gallimard)

« Dès que la décision est prise, quand il ne s'agit plus d'une perspective d'autant plus séduisante qu'indéfinie, mais d'un véritable engagement déjà sanctionné par un certain nombre d'actes, il se peut que l'idée de partir soudain nous fasse horreur. »

Guy Goffette - PARTANCE ET AUTRES LIEUX (Gallimard)

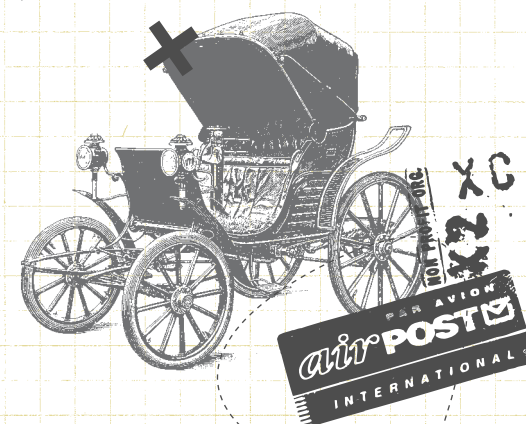
« À peine a-t-on mis un pied par terre que déjà on ne sait plus où aller. »

Henri Michaux - UN BARBARE EN ASIE ; ECUADOR (Imaginaire/Gallimard)

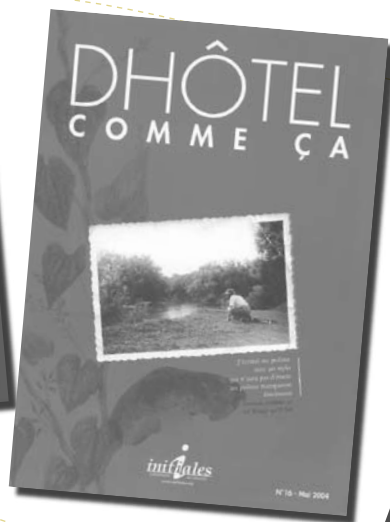
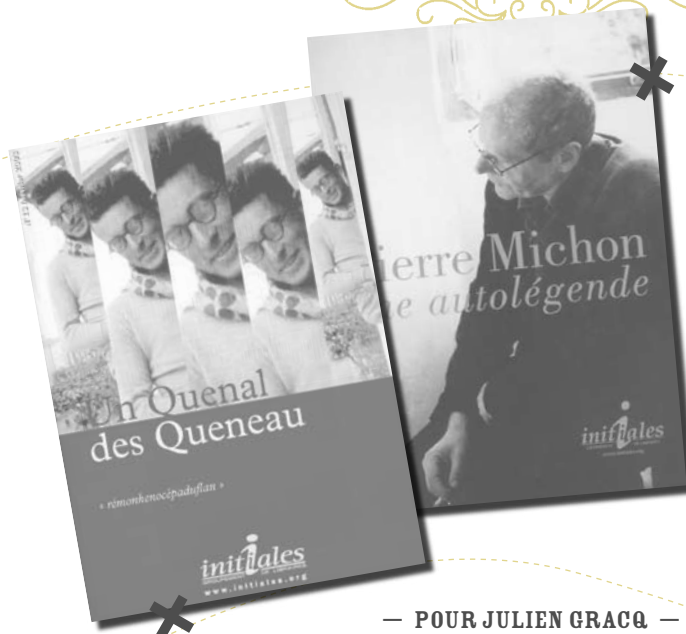
« Douze ans me séparent de ce voyage. Il est là. Je suis ici. On ne peut plus grand chose l'un pour l'autre. Il n'était pas une étude et ne peut le devenir ni s'approfondir. Pas davantage être corrigé. »

Blaise Cendrars - DU MONDE ENTIER : POÉSIES COMPLÈTES (Poesie/Gallimard)

« J'étais très heureux insouciant
Je croyais jouer aux brigands
Nous avons volé le trésor de Golconde
Et nous allions, grâce au transsibérien,
le cacher de l'autre côté du monde. »



DOSSIERS INITIALES



- POUR JULIEN GRACQ —
- ALGÉRIE, L'ÉCRITURE OU LA VIE —
- ÉCLATS DE RIRE —
- JØRN RIEL, MAÎTRE CONTEUR —
- LIRE ET RELIRE RENÉ FALLET —
- SAMUEL BECKETT, POUR FINIR ENCORE —
- A COMME AMOUR, L'AMOUR RACONTÉ AUX ENFANTS —
- CE QUE DIT NANCY HUSTON —
- SUR LES SENTIERS DE MARIO RIGONI STERN —
- SOMBRE AFRIQUE, EN ATTENDANT LE VOTE DES BÊTES SAUVAGES... —
- ANNIE SAUMONT, JE NE SUIS PAS ROMANCIÈRE... —
- UN QUENAL DES QUENEAU —
- LITTÉRATURES DE L'IMAGINAIRE EN FRANCE, UNE ESTHÉTIQUE DE LA FUSION —
- PIERRE MICHON, UNE AUTOLÉGENDE —
- DHÔTEL COMME ÇA —
- NOS AMÉRIQUES —
- JACQUES SERENA, LA VIE DANS LE VERBE —

À PARAÎTRE :
— GEORGES PERROS —

NOUVELLES

- MARTIN WINCKLER, LE CAHIER DE TRANSMISSIONS —
- ERRI DE LUCA, LES PAGES RATÉES —
- DANY LAFERRIÈRE, JE SUIS FATIGUÉ —
- PHILIPPE CLAUDEL, CARNETS CUBAINS —
- HUBERT MINGARELLI, SUR LA MER —
- PATRICK DEVILLE, UNE PHOTO À MONTEVIDEO —
- CHRISTIAN GARCIN, DEUX FRAGMENTS OUBLIÉS —

REMERCIEMENTS

OURS

P 06

★ MERCI...

...À tous les auteurs, bien sûr : Matthias Debureau, Jean-Claude Guillebaud, François Laut, David Le Breton, Franck Michel, Bernard Ollivier, Sylvain Tesson.

...À Lionel pour sa grande disponibilité et son professionnalisme à toute épreuve.

...Au Quai des brumes et à quelques fidèles lecteurs qui ont suivi l'évolution de ce projet.

...À l'ensemble des libraires d'Initiales qui nous ont fait confiance pour l'élaboration de notre premier dossier.

Arnaud et Sébastien

+ ★ OURS...

Ce dossier a été réalisé pour le compte des librairies du groupement Initiales (www.initiales.org)

> **COORDINATION** : Arnaud Velasquez et Sébastien Le Benoist de la librairie Quai des brumes

> **CONCEPTION** : Lionel Shili (lescaillou@wanadoo.fr)

> **IMPRESSION** : Impritexte (MONTROUGE)

